

## DE LA TERMINOLOGIE ÉPIGRAPHIQUE.

Chaque branche des connaissances humaines exige un vocabulaire spécial, exact, précis et suffisamment expressif. L'épigraphie ne satisfait pas à cette légitime exigence, en ce qui concerne la description des inscriptions romaines, considérées au point de vue graphique; car, si l'on veut expliquer les formes variées des lettres, particularité souvent si utile à connaître, surtout pour la question chronologique, on réussit rarement à unir l'exactitude à la clarté, chaque auteur employant des expressions différentes, et presque toujours assez vagues, pour décrire des objets pourtant identiques. En ce cas, produire un fac-simile de l'épigraphe est assurément ce qu'il y aurait de mieux à faire; mais le procédé est très coûteux et devient même impraticable, si le nombre des documents à commenter est quelque peu considérable.

L'adoption récente en typographie de caractères dits *épigraphiques*, n'a pas écarté la difficulté, ces signes ayant le grand inconvénient de faire croire au lecteur qu'il a sous les yeux une image fidèle de l'inscription originale, tandis qu'il n'en est rien dans la plupart des cas. En effet, les formes si variées de l'épigraphie romaine ne peuvent être rendues par un alphabet unique fait d'après le nouveau système, et le fac-simile ne peut dès-lors qu'induire en erreur. L'ancienne méthode, au contraire, qui consistait à employer les majuscules typographiques ordinaires, avait l'avantage de ne rien préjuger, et, en n'affichant pas la prétention de reproduire une image fidèle des textes, elle ne pouvait tromper personne.

Dans les deux cas, il faut donc, en définitive, à défaut d'un dessin, recourir à la description minutieuse, toutes les fois qu'on a quelque motif de faire ressortir certaines nuances caractéristiques de lettres. Mais, alors, un autre embarras se présente : chaque auteur a sa terminologie particulière, ce qui achève d'égarer le lecteur dans un sujet déjà assez obscur de lui-même. Aussi, n'est-on jamais sûr d'être compris en pareil cas, même par les épigraphistes de profession.

Afin de rendre ceci plus compréhensible, je supposerai qu'on a intérêt à signaler une des cinq formes principales sous lesquelles la lettre M, par exemple, se produit dans les inscriptions : l'un parlera de *hastes*, l'autre de *montants*, etc., désignant, ou, pour mieux

dire, déguisant ainsi les mêmes choses sous des noms différents.

Et, cependant, en résumé, les caractères épigraphiques, malgré leur extrême variété, se décomposent toujours en des éléments dont chacun a son nom exact et expressif. En employer d'autres et plusieurs, c'est s'exposer gratuitement à produire la confusion. Ainsi, les mots *montant*, *haste*, *traverse*, souvent employés comme équivalents de verticale, diagonale et horizontale, sont loin d'avoir la même exactitude de signification. Car, A et H, par exemple, se composent tous deux de deux hastes ou montants et d'une traverse, quoique cependant leur forme ne soit pas la même. Mais, l'équivoque disparaît si l'on dit de l'un : deux diagonales en contact par le haut, et réunies au milieu par une horizontale ; — et de l'autre : deux verticales parallèles réunies à leur partie moyenne par une horizontale.

Il ne s'agit donc, pour obtenir une terminologie convenable, que de choisir parmi les dénominations connues celles qui rendent le mieux l'idée et n'admettent aucune confusion. C'est ce que je vais essayer de faire.

La grande variété des formes graphiques que l'on remarque dans les inscriptions romaines peut se classer en trois alphabets.

1° L'alphabet des majuscules typographiques actuelles. Il est à remarquer qu'on en retrouve toutes les lettres dans l'épigraphie romaine, dont les plus beaux échantillons, les plus anciens et les plus réguliers, sont précisément ceux qui s'en approchent davantage. Par ce motif, on est autorisé à lui assigner le premier rang et à l'intituler ALPHABET NORMAL.

2° L'alphabet où les éléments courbes des lettres *normales* se sont changés en lignes droites ; où, par exemple, O est devenu un losange, ou même un carré. C'est, enfin, l'alphabet où les *appendices* ont généralement disparu. Ainsi, la majuscule E s'y trouve réduite à ses quatre éléments essentiels, c'est-à-dire à trois horizontales, entées à droite sur une verticale, soit E. Puisque le caractère essentiel est ici le changement des courbes en *droites*, le nom d'ALPHABET RECTILIGNE convient tout-à-fait.

3° Un dernier alphabet se caractérise par des tendances opposées : les droites du type normal, éléments ou appendices, y deviennent des lignes *courbes*. Ainsi, la lettre T, au lieu de l'horizontale placée en équilibre sur sa verticale, offre une ligne ondulée exactement semblable à un S étiré et couché de cette façon :  L'appendice inférieur, ou petite horizontale qui supporte la verti-

cale a subi la même métamorphose et est devenu aussi un s, mais de dimension très-réduite. Le caractère dominant étant ici la substitution des lignes *courbes* aux lignes droites, le mot d'ALPHABET CURVILIGNE paraît très-bien appliqué.

Je ferai remarquer que cette classification est basée sur des considérations d'ensemble, et qu'il ne faut pas en conclure qu'une inscription ne puisse jamais présenter que les lettres d'un même alphabet. Il n'en est pas ainsi, et un même caractère peut très-bien varier de forme dans un même document (1). Parmi les causes qui déterminent ces variantes, je puis indiquer, dès à présent, la nécessité de faire entrer beaucoup de caractères dans un espace quelquefois très-restreint.

Si l'on envisage la question qui nous occupe au point de vue de l'art, on peut dire que l'*alphabet rectiligne* accuse, en général, les gauches tâtonnements, la raideur novice de la barbarie calligraphique ; tandis que le *curviligne* est l'abus évident des prétentions à l'élégance. L'*alphabet normal* domine entre les deux autres par la régularité de ses éléments, sa sobriété en fait d'appendices, et par les justes proportions de ses diverses parties.

Nous voici arrivés au point où nous pouvons aborder la classification des lettres d'après leurs formes élémentaires, classification qui doit servir à établir la *terminologie épigraphique* dont on a déjà vu quelques échantillons.

En examinant à ce point de vue l'alphabet normal, celui que je prends pour point de départ et terme de comparaison, on s'aperçoit qu'il renferme deux formes d'où procèdent toutes les autres. Ce sont la *ligne droite* et le *cercle*, qui se retrouvent tous deux dans les lettres I et O. Des changements de dimension et de position pour l'un, des sections et des différences de proportion pour l'autre engendrent tous les autres caractères : I *debout*, *penché* ou *couché* ; I dans toute sa grandeur, ou réduit aux proportions de simple appendice, est le générateur des parties rectilignes des lettres, comme O, entier, coupé verticalement ou horizontalement, l'est des parties curvilignes.

Mais la fécondité de l'un a dépassé de beaucoup celle de l'autre ; car, tandis que la ligne droite, ou I, produisait treize lettres composées d'éléments exclusivement rectilignes, et qu'elle concourait à la

---

(1) Dans l'épigraphie n° 99 du Musée d'Alger, la lettre A se présente sous huit formes.

formation de six autres lettres mixtes, c'est-à-dire composées de droites et de courbes, O, qui avait contribué, de son côté, à la création de ces six lettres mixtes, n'a produit, seul, que quatre caractères.

Cette supériorité de la droite sur la courbe, comme nombre, n'existe pas dans l'écriture cursive, où l'élément curviligne domine, au contraire. Cela devait être, au reste, parce que la nécessité d'économiser les levés de main et les arrêts, qui font perdre beaucoup de temps, conduit à lier les caractères entre eux, ce qui, avec le besoin de rapidité, amène à réduire en courbes toutes les droites des lettres. Ceux qui ont pratiqué la sténographie comprendront très bien cela.

Classons maintenant l'alphabet normal d'après ces données :

Droites	LTEFH	I	VAKXYNMZ.
Courbes	QG	O	SC
Mixtes	BDJPRU		

Je passe à l'application.

En examinant les lettres de la catégorie des droites, on trouve que les éléments, et même les appendices, sont et ne peuvent être que des *verticales*, des *horizontales* et des *diagonales*.

La deuxième catégorie a pour parties constituantes le *cercle* et ses *segments*, employés comme éléments ou même comme appendices.

La troisième offre la combinaison des deux autres.

Avec cette terminologie très simple et essentiellement rationnelle, on peut donner une idée exacte des variations graphiques d'une même lettre sans avoir besoin de placer aucun dessin sous les yeux du lecteur.

Je prendrai la lettre la plus compliquée de forme, M, par exemple :

M, dans le *type normal*, offre deux diagonales entre deux verticales.

Comme il s'agit d'une lettre bien connue, je me borne à une définition abrégée. Si les circonstances l'exigeaient, rien ne serait plus facile que d'être complet, en disant, par exemple : M se compose de deux verticales parallèles, d'où s'abaissent deux diagonales qui se réunissent à angle aigu, à la base de la lettre. Mais, à vouloir tout dire, en pareil cas, on risque de fatiguer l'attention du lecteur, ce qui diminue la chance d'être compris.

Pour revenir à notre lettre M, elle compte encore les variantes que voici :

Deux verticales parallèles encadrant deux diagonales de deux tiers de longueur, ou, même, de demi-longueur ;

Quatre diagonales.

Je ne pousse pas plus loin cette énumération, ce qui précède étant suffisant comme exemple.

Quand on a des motifs de désirer une précision plus grande, on numérote les éléments des lettres de gauche à droite, ou de haut en bas ; et l'on dit, par exemple, pour M de la dernière espèce, 1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup>, 3<sup>o</sup>, et 4<sup>o</sup> diagonale. Pour les trois horizontales qui s'insèrent à la verticale de E, on dit, en commençant par le haut : 1<sup>o</sup>, 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> horizontale.

Pour les lettres courbes dérivées qui sont, comme on l'a vu, des segments de O, on peut arriver à la même précision de langage. Exemple :

Type normal de G. Segment senestre de cercle, du bas duquel remonte une petite verticale couronnée d'un appendice horizontal.

1<sup>o</sup> variété. Idem, du bas remonte intérieurement une petite diagonale.

2<sup>o</sup> variété. Idem, d'où descend vers la gauche une petite diagonale.

3<sup>o</sup> variété. Idem, dont l'extrémité inférieure se recourbe en spirale en bas et intérieurement en forme de corne d'Ammon.

Le type normal de S est deux segments de cercle soudés et superposés, le senestre en haut, le dextre en bas ; plus les appendices, etc., etc.

Les lettres mixtes se décrivent avec la même précision :

B, par exemple, est une verticale à laquelle se soudent, à droite, deux segments dextres superposés.

J est une verticale terminée en bas et à gauche par un segment inférieur. Ajoutez-y une verticale à gauche et vous avez un U.

Ces exemples semblent établir que la terminologie proposée est complète, puis suffisamment claire, et qu'elle permet de spécifier les types et leurs variétés avec une grande exactitude. Elle met donc à même de décrire exactement une inscription au point de vue graphique, en indiquant l'espèce d'alphabet qui y domine, *normal*, *rectiligne* ou *curviligne* ; ainsi que les particularités relatives aux variétés des lettres *droites*, *courbes* ou *mixtes*.

Il reste à signaler la différence radicale qui existe entre les éléments des lettres et leurs *appendices* : les premiers en sont les parties constitutives, et on ne pourrait les supprimer sans altérer profondément le caractère et en rendre la lecture incertaine. Les *appendices*, au contraire, sont des espèces de superfluités calligraphi-

ques qu'on peut élaguer, qu'on élague même très-souvent sans dénaturer le signe. Ainsi, enlevez à L les deux petits traits horizontaux et le trait vertical que cette lettre présente en haut, en arrière et en avant, il ne restera que L dont l'identité ne sera pas moins facile à saisir ; mais si vous lui ôtez son horizontale, ou l'accourcissez outre mesure, comme font certains lapicides pour que la lettre occupe moins de place, vous n'aurez plus qu'un caractère douteux, qui peut aussi bien être un I qu'un L. Cette explication ne permettra pas que l'on confonde les éléments avec les *appendices*, véritables additions parasites que le sentiment de l'art peut approuver, mais dont la raison n'a que faire.

Puisque je suis amené à parler de la lettre L, disons quelque chose de ses nombreuses métamorphoses qui sont un assez curieux sujet d'étude. On a vu que dans l'alphabet rectiligne elle perd tous ses appendices et ne présente plus qu'une verticale à laquelle une horizontale se soude à angle droit, inférieurement et à droite.

Dans le système curviligne, l'appendice supérieur et l'élément, inférieur se changent en deux lignes ondulées de proportions différentes, présentant toutes deux l'accouplement d'un segment inférieur avec un segment supérieur soudés de gauche à droite. Ce sont donc deux véritables S très-étirés et couchés de la manière suivante 

Dans d'autres cas, l'horizontale de cette lettre devient diagonale et s'abaisse au-dessous de la ligne d'écriture, ce qui permet de la rapprocher beaucoup du caractère suivant. Très-souvent l'appendice devient diagonale en même temps que l'élément, et s'abaisse avec lui, de manière à former au-dessous de la verticale de L un véritable  $\Lambda$  retourné.

En fait d'expédients du lapicide pour gagner de la place, il faut encore citer l'allongement de I qui, en dépassant par le haut la ligne d'écriture, devient quelquefois l'équivalent de deux I. Le T avec sa large horizontale supérieure a paru aussi usurper trop de terrain ; pour obvier à cet inconvénient on a prolongé sa verticale vers le haut, de manière à faire planer son horizontale au-dessus des autres lettres. Aussi, au lieu d'écrire TETRICITAS, l'ingénieux lapicide a condensé le mot de la manière suivante : **TeTRiciTAs**.

Je ne vois rien de plus à ajouter à la théorie du système ; les applications fréquentes que j'aurais occasion d'en faire dans

cette Revue l'auront bientôt rendu familier au lecteur, qui sera dès-lors à même d'apprécier s'il présente en effet l'exactitude, la clarté et la précision que je lui attribue.

A. BERBRUGGER.

### DE LA CHARRUE ARABE.

La charrue arabe (1) se compose de deux pièces de bois assemblées ; l'une forme le soc dans sa partie inférieure et constitue par en haut le manche unique de l'instrument ; l'autre est l'age (2). Au soc en bois (3) s'adapte un sabot en fer terminé en pointe, qui est destiné à ouvrir le sillon et dont le plat est tourné vers le haut. Les laboureurs arabes l'emportent toujours avec eux lorsqu'ils quittent le travail. De chaque côté, sont des oreilles en bois (4), qui tendent à donner au soc la forme d'un coin ; elles sont destinées à élargir le sillon, mais elles remplissent assez mal cette destination et n'amènent guère qu'une perte de force, par la pression latérale qu'elles exercent sur la terre.

Ce soc pénètre en terre par sa pointe, aussi profondément que les petites charrues françaises ; il ne procède que par arrachement, et ne fait que déplacer la terre sur une largeur de 40 à 12 centimètres, sans la retourner. Aussi, les touffes d'herbe venues naturellement sur le terrain laissé en friche pendant un an ou un certain temps, repoussent-elles en grande partie et étouffent les céréales qu'on a semées, en épuisant un sol déjà peu riche.

C'est là le défaut capital de la charrue arabe. Il faut sans doute lui attribuer cette mauvaise habitude des indigènes de laisser une grande partie du chaume sur la terre ; il n'est pas probable, en effet, qu'ils se résoudraient à faire leur récolte épi par épi, s'il n'y avait pas dans leurs champs autant de fourrage que de tiges de céréales.

---

(1) المحرث, en kabile el-m'aoun. — (2) البهيم, en kabile atsmoun.  
(3) الوسادة, id. tissilts. — (4) الوزنين, id. imizzar.